

INTRO SÉMINAIRE 2017

Claude Louzoun, notre ami et président fondateur du CEDEP, -1989 - était soucieux d'articuler clinique, droit et politique. C'est à dire d'inscrire nos pratiques cliniques dans le champ politique et les patients psychiatriques au sein des droits de tout citoyen.

Depuis trois ans, nous tentons de penser, face aux terrorismes économiques et religieux - c'est à dire politiques -, et aux nouvelles formes d'exclusion, comment des formes de résistance ici et là existent et dont nous pourrions témoigner.

Nos *lucioles*, dans la filiation de Pasolini, et Georges Didi Huberman.

Pour ces XXVII^e journées, un mot s'est imposé à nous, *REFUGE* et ce qui en fait symptôme aujourd'hui : les *migrants*. Et un lieu Thessalonique

Car THESSALONIQUE, cité cosmopolite, a été depuis sa création un lieu de refuges, un point de passage, une étape de migrations et une zone de fractures des diasporas nord-sud, est-ouest, qui jalonnent l'Histoire de l'Europe et l'effondrement des empires Ottoman et russe.

Tour à tour macédonienne, bulgare, longtemps turque, depuis peu grecque, ville de naissance de Nazim Hitmet et de Mustapha Kamal, elle a de tous temps accueilli les juifs d'Europe persécutés. Jusqu'à représenter, début 16^e, 60% de la population, la communauté juive salonicienne a participé largement au rayonnement économique et culturel de la ville. A la veille de la guerre mondiale, ils sont encore 50000, quasi tous mourront dans les camps

Charlotte Delbo, qui voit les femmes juives saloniciennes arriver au camp de Birkenau où elle est internée, témoigne

Dans « Aucun de nous ne reviendra » p.85

Et « La mémoire et les jours » p.75

Ainsi que Primo Levi pour les hommes à Auschwitz.

Je voudrais brièvement raconter les conditions de réalisation de cette rencontre.

Le projet naît l'an dernier à Bruxelles, où sont intervenus des collègues grecs des dispensaires autogérés d'Athènes, via le RESMD... en la personne de Manolis K, Jean Pierre M, Philippe G..... pour ne citer qu'eux, qui appartiennent à ce réseau et au CEDEP

Ensuite, nous en parlons avec Anna A, - nous participons à la même fédération d'ateliers psychanalytiques à Paris - qui a un ami d'enfance Grigoris A, - en France pendant 10 ans, et revenu chez lui à

Thessalonique – puis Kostis..., le maître d'œuvre local qui nous accueille dans son université.

Un autre rhizome, Véronique N, l'EHESS, la recherche en anthropologie, toute une réflexion sur les migrations, les zones frontières, l'hospitalité, Michel Agier, que nous avons le plaisir d'accueillir parmi nous.

Un autre rhizome encore, belge celui là, via Charles et Eric, piliers de toujours du bureau du CEDEP, nous permet d'accueillir Xavier Briké et Pascale De Ridder...

Enfin un rhizome, suisse, à la puissance organisationnelle sans faille en la personne de BG, notre secrétaire général à vie.

Remerciements à tous et à chacun...

Pour avoir permis que le projet prenne forme dans cet entrecroisement rhizomatique.

Au delà de l'anecdotique, si je rapporte ce montage, c'est qu'il est à l'image de ce qui se trame en permanence dans les interstices de cette société ultra libérale meurtrière. Construire des rhizomes, plus ou moins souterrains, loin des projecteurs, porteurs de vie, de volonté de comprendre. Des rhizomes proliférants, vecteurs de multiplicités, d'amitiés, de solidarités.

Tzvetan Todorov
(Bulgare émigré en France)
« *A la différence des arbres*
Les hommes n'ont pas de racines
Ils ont des jambes »
Devoirs et délices, 2002

Depuis la nuit des temps – 8 millions d'années dit-on - les hommes se sont toujours déplacés au gré des besoins de subsistance, des variations climatiques... après tout, c'est notre origine commune africaine. La sédentarité ne s'est imposée que depuis 10000 ans. Et encore elle n'a jamais empêché les déplacements de population.

Phénomène de toujours, appelé à durer, il nous importe de sortir de la pression de l'urgence.

Et lorsque l'on nous parle de crise, ce n'est peut être pas tant d'une crise migratoire qu'il s'agit que d'une crise de l'hospitalité de nos sociétés, d'une crise de l'Europe face aux migrations.

En effet, pourquoi, en cette ère d'une mobilité spatiale accrue, et de sa valorisation, les *migrants* posent-ils tant de problèmes, au point que l'on parle d'une crise migratoire majeure ?

Pris dans les rets des discours sécuritaires, devenus les emblèmes des pires dangers qui nous menacent, ils sont livrés aux passeurs, et stagnent dans des zones de non droits, en attendant de pouvoir vivre/revivre, peut-être.

Cette question, je crois, constituera la toile de fond de nos échanges de ces deux jours.

REFUGE

La notion de refuge est large. Elle a suscité des discussions entre nous, aussi pour sa traduction. On peut aussi bien se réfugier sous un auvent pour se protéger de la pluie que se réfugier à l'étranger quand son pays est devenu invivable. Enfant, face à la peur de l'inconnu, on peut se réfugier dans les jupes de sa mère. Nous voulions poser plus largement la question de refuges possibles dans le contexte qui est le nôtre, refuges pour nos patients psychiatriques, pour les *migrants*, pour les pauvres, enfin pour tout un chacun d'entre nous!

Les synonymes : *Abri* *Asile* *Hospitalité* *Havre*
 Port

Dans tous les cas, le refuge implique un dedans protecteur d'un dehors menaçant.

(Le film *Derzou Ouzala*)

Comme le refuge de montagne est un dedans entre deux dehors alors qu'en ville par exemple, nos trajets sont entre des dedans – la maison / le travail... cf. Frédéric Gros

Dans l'errance, il n'y a plus ni dedans ni dehors.

D'où la nécessité vitale de reconstruire des tenant lieu de dedans dans ces zones du dehors... Ces tentatives, tellement inventives parfois, que l'on peut entendre comme une nécessité de préserver un bout d'intime dans cet anonymat contraint.

ASILE / DROIT D'ASILE

... une crise de l'accueil

Le glissement est facile, pour nous psy, de l'asile au droit d'asile. Mais n'allons pas trop vite.

Les asiles ont été un lieu d'enfermement des fous – après une période d'errance, sur les rivières par exemple chassés d'une ville à l'autre. Ces lieux sont vite devenus des lieux d'abandon, de maltraitance, de stigmatisation. Comme tous les lieux d'enfermement sont menacés de le devenir.

Ainsi le premier geste, en cette période de guerre 39-45, de ce que l'on appellera plus tard la PI, a été d'ouvrir les portes, des pavillons d'abord puis de l'hôpital. Ouvrir les portes pour que les malades enfermés puissent circuler.

Les ouvrir aussi pour accueillir d'autres proscrits, que sont alors les juifs et les résistants. Offrir un refuge où ceux ci puissent se cacher, à l'abri. Ce qui suppose la construction d'un réseau fiable de solidarités, d'abord avec les religieuses qui gèrent l'établissement, puis avec les paysans alentour. Dans cette ambiance pétainiste de délation, le risque était grand ils l'ont pris. Aucune délation, aucun mort de faim pour les malades mentaux internés à St Alban.

Seules, des valeurs éthiques peuvent remplacer la protection fictive des portes fermées.

Et puis une autre chose apparaît de cette expérience. Il ne suffit pas d'être à l'abri, ni de pouvoir circuler. Il importe aussi d'avoir quelque activité reconnue, partagée avec des membres de la société civile.

La psychothérapie institutionnelle nous enseigne qu'il nous faut travailler le milieu, l'ambiance, pour prendre soin de quelqu'un, fut-il fou ou venu d'ailleurs.

Circuler, se poser, agir, ce sont ces mêmes droits fondamentaux qui sont mis à mal dans les camps, aux zones frontières, au sein du tissu urbain...

**Comment peut-on prendre soin dans de tels contextes ?
Quelle clinique ?**

M et M Vignar, des amis uruguayens, tous deux psychiatres et psychanalystes, opposant et victimes de la dictature, nous sommes dans les années 70, exilés en France pendant une quinzaine d'années, ont tenté de nous proposer une réflexion psychanalytique à partir de leur expérience : un livre, Exil et torture, 1989.

Je ne m'attarderai pas sur la torture, qui n'est pas directement à l'ordre du jour quoique..., mais sur leur témoignage de l'exil,

interrogeant l'intrication de la réalité politique extérieure et de l'espace intérieur. Y compris, par quels chemins la dictature s'insinue-t-elle dans notre subjectivité ?

Avec une première question : *« que se passe-t-il pour le sujet quand la réalité des faits réalise ou redouble l'univers du fantasme ? »*

Et puis cette remarque terrible et banale *« nous traversons en exil l'exigence psychique contradictoire d'avoir à concilier le temps de repli nécessaire à un travail de deuil, et une position forte et courageuse qui permettrait de faire face aux exigences de la survie »...*

Et plus loin, ils soulignent ce que les praticiens sur le terrain connaissent bien *« la confluence de la violence, des deuils, du dépaysement... amène souvent à une tendance à la répétition de l'échec et au maintien d'une plainte mélancolique et agressive envers le milieu d'accueil vécu comme hostile... Tous les mouvements d'adaptation requis sont ressentis comme des agressions supplémentaires »*

ACE et production de subjectivité

Ouvrir les portes, abattre les murs, rendre les frontières poreuses... Soit ! mais ceux ci ne sont que la matérialisation de murs, autrement dangereux, les murs imaginaires, fantasmatiques, que certains érigent, et que nous portons, dans la tête ?!!...

Les mots ne sont pas neutres. Ce sont des mots d'ordre. Ils ne se contentent pas de désigner, ils invitent à agir. Les mots sont pris dans des agencements, non seulement discursifs mais performatifs. Des connotations s'accrochent aux mots et sollicitent différents dispositifs juridiques, politiques, cliniques... Ces agencements ont des effets de subjectivation.

Ce n'est pas la même chose de parler de *fous*, de *malades mentaux*, d'*insensés*, ou de *forcenés*... Chaque dénomination renvoie à un corpus particulier et implique des réactions diverses.

Les « migrants » désignent des personnes en mouvement, ils sont émigrants mais pas encore immigrants. Le participe présent indique une action. Utilisés par les médias, et les pouvoirs publics, les migrants désignent une foule compacte et anonyme en mouvement vers nos cités. Ils équivalent à des chiffres. Des chiffres qui se noient c'est moins dur à assumer que des humains. Au mieux, ils ont une image, des visages pathétiques, de couleur sombre, qui se succèdent, tous pareils : ce sont des pauvres gens, victimes de la guerre, de violences multiples, qui ne peuvent que réveiller la compassion. Mais ils sont dépossédés de toute histoire, qui étaient-ils *avant* ? Peu importe. Ils sont pris dans une double figure, pathétique, les

humanitaires s'en chargent et menaçante. Car le nom de *migrants* dans sa déshumanisation mais sa mise en images de visages autres, offre une prise idéale tout à la fois aux discours xénophobes, racistes, populistes – les Français d'abord par exemple – et sécuritaires – amalgame migrants, musulmans et djihadistes. S'y joue l'opposition violente entre roman national, identité liée à un territoire et identités multiples. Ce que nous sommes de toute façon.

Les *déplacés*, ça paraît un peu plus modeste, comme si on les avait juste changé de place. D'ailleurs ça évoquerait des mobilités plus locales et ça nous concernerait moins. Mais toujours aussi anonymes et maltraités.

Parler d'exilés est pris dans d'autres agencements.

D'Ulysse à Stephan Zweig, toute une littérature d'exilés témoigne de l'histoire du monde et de ses avatars. Hannah Arendt et Berthold Brecht contestaient déjà l'appellation de réfugiés. Nous avons fui, nous sommes des exilés. Notre itinéraire vaut pour identité.

(Et c'est peut-être l'exilé en moi qui peut accueillir un migrant.)

Dans les murs invisibles mais redoutablement efficaces : un mot sur L'arrogance,

L'arrogance des fins de non recevoir, des refuseurs de refuge.

Ce n'est pas une idéologie, quelque chose qui peut se discuter, que l'on peut contre argumenter, c'est une posture, faite de certitudes que l'on porte sur soi ... L'arrogance de celui qui est sûr de sa position de domination : posture de classe, geôlier//prisonnier, l'administration et la police face aux sans droits.

Aujourd'hui l'arrogance – du chiffre - comme mode de gouvernement.

L'arrogance des instances européennes face à un gouvernement démocratiquement élu, la Grèce en l'occurrence.

Trump serait notre dernier exemple en date de l'arrogance au pouvoir...

HABITER LA PLANÈTE EST UN PROBLÈME POLITIQUE

Et donc la question des migrants aussi.

Le capitalisme effréné envahit les moindres recoins de la planète. Plus aucun espace n'est à l'abri de la mondialisation. Les Chinois sont en train d'acheter les derniers bouts de terre vierge en Afrique ainsi que quelques îlots perdus. Il va falloir que l'on s'arrange entre nous, dans cet espace là. Et tous les espaces ne se valent pas. Et alors que la

mobilité devient la norme, - l'être humain contemporain est fondamentalement déterritorialisé - le regard porté sur le droit à la mobilité de certains, transforme potentiellement les migrants en *envahisseurs*. J'ai la chance d'être née, dans un endroit où il fait quand même, et encore pour aujourd'hui, bon vivre. Cela me donne-t-il des droits ? Face à ceux qui voudraient le partager avec moi parce que le leur est devenu invivable, je devrais répondre : « *J'étais là avant* » formule magique, usitée dans n'importe quelle file d'attente, cinéma ou distribution de soupe populaire, qui cache mal un droit du plus fort ! (Les solidarités sont déléguées aux associations humanitaires, nous tenant pour quittes.)

Et puis la planète est en danger. Les questions écologiques pèsent lourdement sur notre devenir, y compris sur les mouvements migratoires futurs, encore ne faut-il pas les réduire à l'environnement ou au climat.

Je me réfère ici aux trois écologies de Félix Guattari, 1989.

: Les perturbations écologiques de l'environnement ne sont que la partie visible d'un mal plus profond et plus considérable, relatif aux façons de vivre et d'être en société sur cette planète. L'écologie environnementale devrait être pensée d'un seul tenant avec l'écologie sociale et l'écologie mentale... Il en va là d'une recomposition des pratiques innovatrices individuelles et collectives, au sein de nouveaux contextes technico-scientifiques et des nouvelles coordonnées géopolitiques.

Tout un programme politique...

Une petite luciole pour finir...

Charlotte Delbo, au camp de Birkenau s'était promis « si je rentre, pur délire, j'irai en Grèce ». Ce qu'elle réalisa en mai 1948. Elle raconte une scène à Nauplie. Une cohorte de prisonniers, l'armée populaire vaincue, traversent la ville pour être déportés sur l'île de Macronissos. Elle est saisie. Dans l'avancée de cette colonne, elle se reconnaît. Elle cherche désespérément dans son sac, y trouve un paquet de cigarettes entamé et d'un geste précis le jette. Un homme d'un geste presté l'attrape. La colonne ne s'est pas ralentie, il n'a pas tourné la tête, leurs regards ne se sont pas croisés. Leurs gestes parlent pour eux, elle sait qu'il sait qu'elle sait : ils sont du même monde.

J'aimerais avoir la justesse de son geste. Je me dis que c'est peut-être ça aussi qu'il nous faut apprendre pour pouvoir partager cette planète en danger qui est la nôtre.

C'est formidable si nos échanges de ces deux journées pouvaient nous y aider.

